









# La polémique s'installe peu à peu en Algérie sur les tortures et exactions de l'armée française

Le pouvoir garde le silence, mais la presse provoque le débat

Les propos de Jacques Chirac, à la mi-décembre, défendant l'armée française à propos des exactions commises en Algérie il y a quarante ans,

sont venus alimenter le débat ouvert par la presse algérienne sur cette question. Le pouvoir, lui, reste muet. Mais de nombreux anciens

moudjahidines, en premier lieu Louïsette Ighilahriz, s'irritent et s'interrogent publiquement sur les raisons de ce silence.

## ALGER

correspondance

« Chirac lave plus blanc ! » C'est par ce titre cinglant que *Le Quotidien d'Oran*, l'un des journaux les plus lus d'Algérie, a réagi aux propos télévisés du président français au sujet de la torture, à la mi-décembre. Des propos qui ont choqué car ils semblaient signifier que « la France n'a fait que du bien en Algérie », a écrit le journal. Dans son édition du 16 décembre, *Le Quotidien d'Oran* a estimé « incompréhensible » que Jacques Chirac puisse rendre hommage à l'armée française « à un moment où une partie honorable de l'intelligentsia française, à l'image de Pierre Vidal-Naquet, invite l'Etat français à admettre sa responsabilité dans les horreurs commises. » Et le journal de se demander si, après ces déclarations, le débat sur la torture « peut rester franco-français comme semble le souhaiter le pouvoir algérien, avec une gêne silencieuse mais néanmoins bruyante ».

Rien n'est en effet encore venu mettre fin au silence du pouvoir, malgré les interpellations de la presse algérienne. La seule intervention notable a été celle du général à la retraite Khaled Nezzar, ancien ministre de la défense, pour qui le débat est « franco-français », raison pour laquelle les autorités algériennes ont eu raison de ne pas s'en mêler.

Pourtant, de nombreux anciens moudjahidines critiquent ouvertement l'attitude des autorités. Fin novembre, le journal *Al Youm* avait organisé dans la capitale une table ronde sur la « pratique institutionnalisée de la torture durant la guerre de libération ». Il y

avait là des personnalités de la révolution algérienne comme Cherif Belkacem et Lamine Khène, mais aussi des historiens et des juristes. Louïsette Ighilahriz (« Louïsette ») a une nouvelle fois brusqué les choses en interpellant publiquement son pays et ses gouvernants : « Cela fait six mois qu'est menée cette bataille contre les tortionnaires, mais jusqu'à présent, les Algériennes et les Algériens n'y ont pas participé, ne serait-ce qu'en témoignant de ce qu'ils ont subi. Pourquoi ? Je ne comprends pas. Pourquoi ce silence qui s'est abattu sur l'Algérie ? [...] De quoi avons nous peur aujourd'hui ? »

Lentement, le débat s'instaure en Algérie autour de ce qu'une journaliste a surnommé le « lourd silence algérien ». Nouï M'hidi Abdelkader, ancien militant du FLN arrêté en 1958 en France, a rappelé que la torture n'avait pas été circonscrite au territoire algérien. « La gégène, le jet d'eau froide et la baignoire remplie d'excréments, a-t-il souligné, je les ai subis à la prison de Versailles. »

## « CRIME PARMİ D'AUTRES »

La question des archives secrètes du FLN est publiquement posée. Cherif Belkacem, ancien ministre sous Boumediène, fait valoir qu'il ne faudrait pas se contenter du débat tel qu'il est mené en France, c'est-à-dire focalisé essentiellement sur la pratique de la torture, « ce crime parmi bien d'autres dans la graduation de l'horreur ». « Il y a eu des tueries collectives, des bombardements au napalm et des villages rasés avec leur habitants. Des déplacements de populations qui

ont poussé des dizaines de milliers d'Algériens à l'exode et à la fuite vers les pays voisins, a-t-il rappelé lors de la table ronde organisée par *El Youm*. Nous ne voulons pas marchander avec notre histoire, mais nous devons dévoiler ce qui s'est passé durant cette période noire. »

## ACCORDS D'AMNISTIE

Aux questions soulevées par Louïsette Ighilahriz, l'historien Dahou Derbal a apporté quelques éléments de réponses sous forme d'interrogations. Pour lui, la nature du débat dont a besoin l'Algérie est très loin de celui qui prévaut en France. « Le débat sur la torture en France englobe aujourd'hui un débat sur la mission de l'armée, une mission qui change, a-t-il déclaré. Et le désir là-bas est de fermer une porte, et définitivement. Avons-nous ici le même type de questionnements ? »

Le parlementaire Souilah Boudjemaa a, quant à lui, évoqué l'éventualité d'une remise en cause des accords d'amnistie conclus entre l'Algérie et la France à la fin de la guerre, en raison du caractère imprescriptible des crimes contre l'humanité. De son côté, la Ligue algérienne des droits de l'homme (LADH), dirigée par M<sup>e</sup> Boudjemaa Ghechir, a annoncé avoir adressé une demande d'aide à son homologue française pour la mise au point de dossiers judiciaires à l'encontre des militaires tortionnaires de haut rang. Rabah Amroun, dirigeant d'une association nationale de victimes civiles de la guerre de libération nationale, s'en est pour sa part vigoureusement pris aux autorités algériennes. Il les accuse

de « non-gestion des dossiers des populations touchées physiquement, psychologiquement et matériellement pendant la guerre d'Algérie », comme il l'a déclaré au journal *Le Jeune Indépendant*.

Mais ce sont les déclarations de Hocine Aït Ahmed, l'un des chefs historiques de la révolution algérienne et dirigeant du Front des forces socialistes, un important parti d'opposition, qui ont suscité les réactions officieuses les plus venimeuses. Au récent congrès du Parti socialiste français à Grenoble, le chef du FFS avait souhaité l'ouverture du débat « non seulement sur les exactions françaises, mais aussi sur les exactions des éléments du FLN et de l'ALN pendant cette guerre [car] si on ne le fait pas de cette manière, le résultat sera que le gouvernement français continuera de soutenir le régime algérien ».

Plusieurs journaux ont accusé Aït Ahmed de mettre sur le même plan les horreurs commises par l'armée française et les exactions du FLN, de « porter assistance à son ami Lionel Jospin », ou encore « d'exploiter les points noirs de la révolution algérienne pour s'opposer au régime algérien en liant le passé au présent, et pour évoquer ce qu'il appelle les « dépassements actuels ». Même si Aït Ahmed avait pris soin de préciser qu'« on ne peut pas mettre en balance des actes commis par une vraie invasion et des actes de résistance », les réactions ont été virulentes. A la suite de ces accusations, les responsables du FFS à Alger ont dénoncé une « manipulation » et une « déformation » des propos de leur leader. Indubitablement, la polémique s'installe en Algérie.

# Les dirigeants serbes annoncent des purges et des sanctions

L'un d'entre eux exclut toute amnistie

APRÈS la victoire aux élections législatives de Serbie de la coalition qui avait chassé Slobodan Milosevic de la présidence yougoslave en septembre (l'ODS), Zoran Djindjic, l'un des leaders de cette coalition, appelé à devenir le premier ministre de Serbie, a déclaré aux médias de Belgrade qu'il s'emploierait en priorité à évincer les fonctionnaires proches de Milosevic des postes qu'ils occupent depuis des années. L'ennemi numéro 1 est, à cet égard, le chef de la police secrète, Rade Markovic, officiellement toujours à la tête des unités qui aidèrent Milosevic à se maintenir au pouvoir par la peur et l'intimidation. « Je pense qu'il a déjà vidé ses tiroirs et quitté son bureau », a déclaré, lundi 25 décembre, le futur premier ministre au journal *Blic*.

M. Djindjic s'est fixé pour objectif de former son gouvernement d'ici le 10 janvier. La coalition qui le soutient disposera de 176 sièges au sein du nouveau Parlement, le Parti socialiste de Slobodan Milosevic de 37 et les ultra-nationalistes de 37 également.

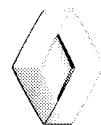
Vladan Matic, qui devrait obtenir le portefeuille de la justice dans la nouvelle équipe, a affirmé dimanche que la justice n'épargnerait aucun des responsables de l'ancien régime. « Les arrestations de tous ceux qui ont eu les mains sales ou ensanglantées pendant la période précédente sont inévitables, et personne ne bénéficiera d'une amnistie. Il n'y a aura pas non plus d'arrangement avec les principales personnalités financières », a-t-il indiqué.

Les nouveaux dirigeants démocrates yougoslaves ne sont pas fa-

vorables à l'extradition vers La Haye de l'ancien président Slobodan Milosevic, recherché par le Tribunal pénal international pour crimes de guerre. Mais le nouveau pouvoir à Belgrade ne semble pas hostile à traduire l'ancien homme fort du pays devant les tribunaux yougoslaves. « Milosevic est l'homme vers qui toutes les routes convergent et il est réaliste de penser qu'il devra prochainement répondre à des questions », a déclaré Ceda Jovanovic, un ancien dirigeant étudiant réformiste, désormais conseiller de Zoran Djindjic.

En outre, le président fédéral Vojislav Kostunica et le président de la petite république du Monténégro, Milo Djukanovic, se sont rencontrés lundi à Belgrade. C'était la première visite à Belgrade de M. Djukanovic depuis novembre 1998. M. Kostunica a estimé qu'une « rupture unilatérale des relations historiques et étatiques » qui unissent le Monténégro à la Yougoslavie « pourrait très difficilement s'expliquer » maintenant que les réformateurs sont au pouvoir à Belgrade. Selon M. Kostunica, tout acte unilatéral du Monténégro « pourrait être compris comme une violence juridique contre la Constitution de la République fédérale de Yougoslavie et contre la Constitution du Monténégro, et constituerait un jeu avec l'avenir de l'Etat et des citoyens ».

M. Kostunica réagissait aux propos de M. Djukanovic, qui a annoncé lors de la rencontre que le gouvernement monténégrin allait proposer « dans les prochains jours » une plate-forme sur la redéfinition des relations entre la Serbie et le Monténégro. — (AFP, Reuters.)



CRÉATEUR D'AUTOMOBILES

RENAULT *twingo*

Pour voir si elle vous va, commencez par l'essayer. Nouvelle Twingo 1.2 16V 75ch.

Plus performante, plus agréable, plus économique, plus d'optimisme. [www.renault.fr](http://www.renault.fr)















# L'Arche des saints et des fous

**Q**UI est le « fou » ? Qui est le « saint » ? Il est un lieu en France, pas très loin de la capitale, où les fous sont des saints et les saints tous un peu des fous.

Il se trouve à une dizaine de kilomètres au bout de la forêt de Compiègne, dans l'un de ces villages de pierre et de lierre qu'on dirait sorti tout droit d'un catalogue de résidences secondaires. Ou d'un conte de magiciens et de fées dans lequel la fiction a toujours le dessus sur la réalité. Dans le dédale des rues où les murs font de l'ombre aux rosiers, glissent en liberté les silhouettes de ceux que la société moderne appelle encore handicapés mentaux, mais qu'elle n'ose généralement plus montrer.

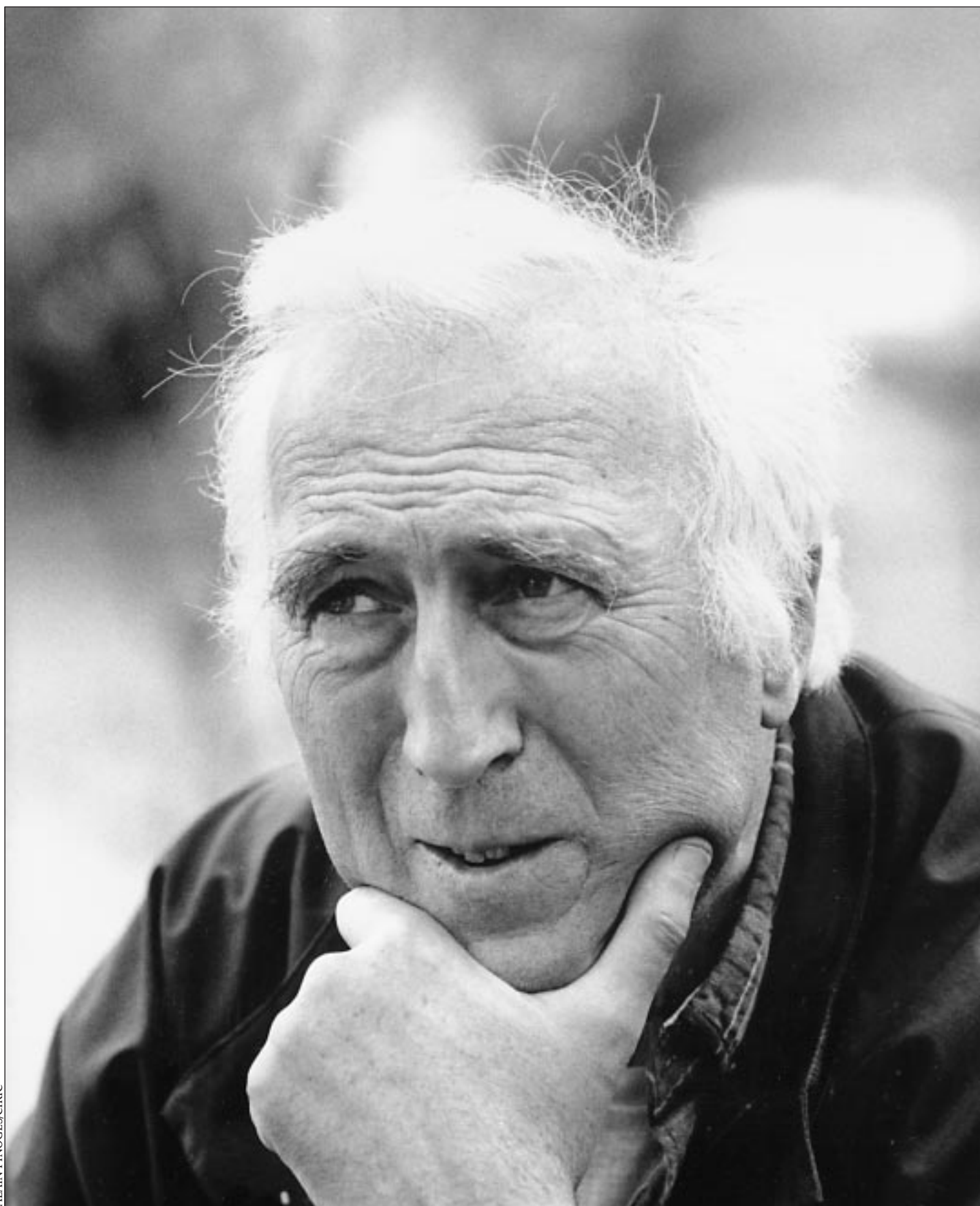
« Fous » ou « saints » ? Dans l'une de ces maisons enchantées de Trosly-Breuil (Oise) – le village d'où est originaire Elodie Gossuin, miss France 2000 –, au pied d'un autel et d'une icône éclairée de la Vierge, un homme aux cheveux blancs commente l'Évangile de saint Jean, qu'il aime comparer à un puits sans fond. Sur un tabouret, il a plié son double-mètre et il tapote, avec des mains qu'il a très fines, ce livre saint qu'il médite chaque nuit de veille. Son débit est lent et ses yeux, aussi bleus que sa chemise échantonnée, accentuent la douceur d'un regard qui dévisage l'autre et va le chercher jusqu'au plus profond de lui-même. « *Le regard du Christ ne devait pas être très différent* », commente dévotement une auditrice.

« *Le monde a changé quand Dieu s'est mis à genoux* », lance Jean Vanier, dans une allusion à la Passion du Christ. Faut-il être fou pour prononcer phrase pareille dans la pénombre de cette chapelle où fusent, insoutenables, les râles, les cris, les grognements ? Devant son public d'hommes et de femmes déficients mentaux, il continue à haute voix sa méditation : « *Vous ne serez jamais seuls. La tendresse de Dieu est en vous. Chacun d'entre vous est appelé à devenir le visage de Jésus, la parole de Jésus, le cœur de Jésus !* » Il y a quelque chose de Thérèse d'Avila chez ce mystique-là. Ce sont les « *idéologies* » – l'intelligence, le pouvoir, l'argent – qui ont exclu les fous de la société. Elles passeront, assure-t-il, le « *pouvoir du cœur* » ne passera pas. C'est le pouvoir du Christ qui « *ne se proclame roi qu'une fois ligoté* ».

Jean Vanier, soixante-douze ans, fils d'un ancien gouverneur général du Canada, né à Genève au gré de la carrière diplomatique de son prestigieux père, ex-officier de marine devenu la providence des handicapés, est-il un « saint » ou un « fou » ? Fou sûrement, répond « *Jock* » en riant dans sa chambre-bureau-cuisine de Trosly, où se font face deux fauteuils avenants et où on vient de loin pour lui parler. Des livres, des lettres, des dossiers jonchent le carrelage, au pied d'une cheminée dont le manteau est recouvert de bibelots fabriqués par ses amis handicapés. Faut-il être fou, en effet, pour annoncer à treize ans, en pleine guerre, à son général de père son intention de quitter le Canada et de rejoindre, à l'école navale de Dartmouth, les cadets de la marine britannique ? « *Si tu le veux, vas-y. Je te fais confiance.* » La réponse de son père résonne encore comme un viatique pour toute une vie.

Il retransverse l'Atlantique dans un océan infesté par les U-Boot allemands. Trop jeune pour faire la guerre, celle-ci le rattrape dans toute son horreur à la gare d'Orsay où il se rend, après la Libération de Paris, pour aider au retour des déportés qui débarquent de Buchenwald, de Dachau, de Belsen, d'Auschwitz. Il se souvient de ces visages torturés de peur et d'angoisse au bout d'uniformes rayés. Des visages dans lesquels il reconnaît pour la première fois une « *humanité blessée* » qui le poursuit jusqu'à aujourd'hui. Jean Vanier navigue pendant quatre ans sur des bâtiments de guerre anglais et canadiens, avant d'être affecté, en 1948, sur l'unique porte-avions de son pays, le *Magnificent*.

Faut-il être fou encore pour stopper, à vingt-deux ans, une fulgurante carrière d'officier de marine, se remettre à d'austères études de phi-



ALAIN PINOGESCIRO

**Ex-officier canadien de l'aéronavale et philosophe spécialiste d'Aristote, Jean Vanier a fondé la communauté de L'Arche il y a plus de trente ans. L'aventure a commencé dans l'Oise, à Trosly-Breuil, un village unique en France, où cohabitent en harmonie des volontaires et des handicapés mentaux**

losophie, passer un an dans une trappe cistercienne, deux ans au sanctuaire portugais de Fatima, soutenir une thèse de doctorat sur Aristote, enseigner la philo à l'université de Toronto ? Déjà, son amphi est plein à craquer. Déjà, ce jeune homme un peu dégingandé consacre ses heures libres à des paumés, à des détenus qu'il va visiter dans les prisons d'Ottawa. « *On priaît tous ensemble, aumôniers, gardiens, prisonniers, psychologues, directeurs. On ne savait plus qui était gardien, qui était prisonnier.* » Il ne dit pas autre chose des handicapés mentaux – qui est le normal ou l'anormal ? Le fou ou le saint ? – au milieu desquels il vit depuis trente-cinq ans.

**D**ANS sa famille de diplomates et de militaires, on ne cultive guère les conformismes. On aime, au contraire, les carrières atypiques. Sa mère est très pieuse, son père, qui fut aussi ambassadeur à Paris, consacre au moins une demi-heure par jour à l'oraison. L'un de ses frères est moine trappiste, un autre artiste-peintre. Sa sœur médecin a mis en place, à Londres, les premiers soins palliatifs. Lui débarque par hasard, au début des années 60, dans le village de Trosly-Breuil où l'un de ses maîtres en philosophie, le Père dominicain Thomas Philip-

pe, fréquente comme aumônier un établissement de handicapés. Le choc est rude. « *Je savais conduire un porte-avions. Je connaissais bien la philosophie d'Aristote*, raconte Jean Vanier, *mais des personnes avec un handicap mental, j'ignorais tout. Je ne savais même pas ce qu'était un prix de journée. Ni distinguer une aspirine d'un Gardéal.* »

Il reste. Au Val fleuri – le nom de cet établissement spécialisé –, il plonge dans un univers de violences. Le village est transi de peur. Vanier franchit un « *mur* » de souffrances insoupçonnées. Il découvre cette culpabilité de handicapés qui hante encore ses nuits : « *J'ai le diable en moi. Je sens mauvais. Je suis mauvais. Je fais le malheur de mes parents...* » Il fait le tour des asiles de la région, visite l'hôpital de Clermont-sur-Oise où mille handicapés mentaux vivent reclus au milieu de quatre mille malades. Il se révolte contre leurs conditions de vie et d'isolement. Mais s'il aime les risques, ce Canadien pragmatique prend aussi le temps de s'informer. Il a toujours su allier utopie et règlement. C'est son côté officier de marin et les cautions professionnelles ne lui manquent pas. Au début, on le prenait pour un excentrique. Aujourd'hui, il est respecté par les administrations sociales, par le

milieu psychiatrique et par les Eglises dans leur diversité.

Mais à l'époque, sa naïveté désarmante fait rire dans les réunions d'associations spécialisées. Jean Vanier a fait sortir d'un asile deux handicapés, Raphaël Simi et Philippe Seux, et, convaincu que vivre avec eux était le meilleur moyen de restaurer leur dignité, il achète en 1964 une petite ferme à Trosly-

Le Val fleuri, la Forestière, la Nacelle, la Pommeraye, la Vigne, l'Oasis... Les foyers et les ateliers professionnels se multiplient. Trosly grandit, s'étend à Cuise-la-Mothe, à Pierrefonds, à Compiègne, à Paris. Dans le même temps, l'Arche essaime en Inde, au Canada, en Haïti, aux États-Unis – une quinzaine de communautés –, en Côte d'Ivoire, au Burkina Faso, etc.

**« Quand on vit avec eux, on finit par ne plus savoir où est le normal et où est l'anormal. Tout est question de regard. Plus on les connaît, plus ils sont normaux. Moins on les traite comme handicapés, moins ils le sont »**

Breuil, qui devient la première des communautés de l'Arche – Arche comme arche de Noé et arche d'alliance – implantée aujourd'hui dans une trentaine de pays. L'utopie prend corps. L'aventure peut commencer. Vivre avec eux, travailler avec eux, manger avec eux, passer des vacances avec eux, prier, chanter, danser, rire, célébrer, faire la fête avec eux, c'est le cœur de son projet.

Sortir les handicapés mentaux des hôpitaux psychiatriques, transformer « *des communautés thérapeutiques en communautés de vie* » étaient des idées assez neuves et révoltantes au début des années 60. Elles passent désormais les frontières, les cultures, les religions. La figure du déficient mental fait peur dans toutes les sociétés, « *parce qu'elle est celle qui révèle le mieux la fragilité, le besoin d'aimer*

et d'être aimé qui sont en chacun de nous », commente Françoise Laroudie, responsable de la communauté de l'Arche en France.

Où est le « saint » ? Où est le « fou » ? « *Ne me regarde pas comme ça. Sans mes lunettes, j'ai l'air d'une... gogol* », lance à table Isabelle, une mongolienne de trente et un ans. Poussant plus loin l'humour, son voisin se présente comme « *chercheur en trisomie 21* » ! Commentaire amusé d'un assistant médecin : « *Je ne suis pas Prix Nobel, eux non plus, mais la distance n'est pas si longue entre nous ! Quand on vit avec eux, on finit par ne plus savoir où est le normal et où est l'anormal. Tout est question de regard. Plus on les connaît, plus ils sont normaux. Moins on les traite comme handicapés, moins ils le sont.* »

**L**ES uns sont employés à des travaux de jardinage ou d'entretien d'espaces verts. Les autres dans des ateliers de poterie, de mosaïque, de ferronnerie ou de sous-traitance pour des entreprises locales. D'autres cas plus « lourds » sont regroupés dans des maisons d'accueil spécialisées, dûment suivies par les administrations.

Dans chaque foyer de l'Arche, on compte un assistant pour une personne handicapée. C'est la règle. Les assistants viennent de France, mais aussi de toute l'Europe jusqu'en Lituanie, des États-Unis, de l'île Maurice, etc. Ils ne travaillent pas « *pour* » des handicapés, mais vivent « *avec* » eux. Moyennant un petit pécule, ils restent un an, deux ans ou plus, parfois pour la vie. Dans la mouvance communautaire des années 70, l'Arche attirait beaucoup d'étudiants en quête d'idéal et de solidarité. Aujourd'hui, ce sont des jeunes, croyants ou non, qui cherchent aussi un sens à leur vie et veulent le traduire dans un engagement. Ils pressentent que l'Arche est un lieu où « *on se reconnaît et on progresse ensemble* », comme dit Mégane, étudiante américaine venue d'une université de Caroline du Sud. Un lieu où le « *fort* » comble la « *faiblesse* » de l'autre, sans que l'on sache qui est le fort, qui est le faible.

Un lieu où on se dit sans honte « *appelé* » par Dieu, où handicapés et assistants se découvrent une nouvelle liberté. Claire de Miribel est à Trosly-Breuil depuis 1971 : « *Ici, les apparences tombent, dit-elle. On ne peut pas faire semblant d'être poli ou aimable. Les personnes handicapées nous regardent, nous contraignent à une vérité d'être, nous apprennent la gratuité, l'abandon total, en rupture avec le monde de compétition.* » Un lieu où le plaisir n'est pas absent, selon le vœu de Jean Vanier, qui vient de publier un nouveau livre sur son compère Aristote. « *Il n'y a pas d'éducation sans désir, ni sans plaisir, plaide-t-il en plagiant le philosophe grec. Les handicapés ont une image blessée d'eux-mêmes. Il faut donc leur faire comprendre qu'ils sont beaux, aimables, qu'ils peuvent aussi aimer et être aimés.* » A l'Arche, les foyers sont mixtes, le geste évangélique du lavement des pieds est un quasi-rituel et le bain un moment fort de chaque journée. Vanier insiste sur l'importance du « *toucher* » et de la tendresse, mais à ceux qu'inquiéteraient les risques d'abus sexuels, il répond par la règle d'une vie communautaire où est écartée toute forme de « *dépendance fusionnelle* ».

Des chasseurs de « *sectes* » ont bien cherché à fouiller dans la déjà longue saga de l'Arche et à discréditer l'expérience, mais en pur désespoir de cause ! Jean Vanier s'en irrite ou en sourit. Il préfère remonter à une plus longue histoire, celle d'un saint Paul qui, au premier siècle déjà, écrivait aux Corinthiens que « *ce qu'il y a de fou dans le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les forts et les puissants* » ! L'Arche est un lieu de détresses et de compassion, mais les visages, les gestes, les regards croisés à Trosly-Breuil nous invitent aussi, écrit Anne-Sophie Andreu dans *Une porte d'espoir* (Editions de l'Atelier), « *à cesser d'avoir peur, à cesser de nous défendre contre les autres et d'abord contre nous-mêmes* ». C'est ce que Jean Vanier appelle faire l'expérience du « *retournement* ».

Henri Tincq















## Une cinéaste qui sait prendre le temps

LE PREMIER long métrage signé d'Anne-Marie Miéville, *Mon cher sujet*, date de 1988. Ce n'est pas, tant s'en faut, la date de ses débuts de cinéaste : depuis 1973, son nom

**PORTRAIT**  
Anne-Marie Miéville a découvert une singularité de ton et de thèmes

figure sur des génériques, associé à celui de Jean-Luc Godard : co-réalisatrice, co-scénariste, directrice artistique... « J'ai appris à ses côtés, la photo, la production, l'écriture de scénario. » On aurait pu croire que ce rapprochement était venu du désir de faire du cinéma, il est venu de la politique. Au début des années 70, Jean-Luc Godard prépare un film consacré à la lutte des Palestiniens, Anne-Marie Miéville est gérante de la librairie Palestine à Paris, elle est d'abord une interlocutrice, puis une collaboratrice, finalement cosignataire de *Ici et ailleurs*. Réflexion sur le rapport au réel par l'engagement militant et par le cinéma, le film décevra - évidemment - les camarades palestiniens. Il marque le début de la rupture de Godard avec les pratiques radicales du ciné-gauchisme, et constitue pour une génération engagée dans les combats militants et esthétiques une remise en question majeure.

Pourtant Anne-Marie Miéville se décrit plutôt comme amoureuse du spectacle, de la fiction, elle se souvient d'avoir été, petite, privée du cinéma (encore interdit aux enfants, durant les années 50, dans sa Suisse natale) et d'en avoir souffert, d'avoir bricolé des appareils en carton pour projeter les négatifs des photos de famille, d'avoir toujours eu envie de faire rire. Elle a rêvé de cirque - le maniement du fouet de dresseur dans *Après la réconciliation* en est un lointain écho -, de théâtre - ce film, comme auparavant *Nous sommes tous encore ici*, avait d'abord été écrit pour la scène -, de danse et de chant, qu'elle pratiquera effectivement. Elle s'amuse aujourd'hui d'avoir, dans les années 60, enregistré deux disques de variétés chez Barclay, des chansons de Jean-Jacques Debout, « j'avais 20 ans... »

### NE PAS RESTER DANS L'OMBRE

Après, il y a eu 68 « qui nous a secoués », une autre idée de la vie et du rapport au monde, l'activisme aux côtés d'amis « dont beaucoup sont morts à présent », une première expérience cinématographique au sein d'une coopérative animée par le réalisateur Francis Reusser, un des fondateurs de la nouvelle vague suisse lui aussi engagé auprès des Palestiniens (*Biladi, une révolution*, 1970), le travail avec Godard - « j'ai contribué à son retour vers les acteurs, vers un ciné-

ma qui se préoccupe à nouveau des corps ». On lui disait qu'elle ne devrait pas rester ainsi dans l'ombre du grand cinéaste, elle affirme n'avoir eu « aucune hâte », et se féliciter aujourd'hui d'avoir interrompu un projet prématuré de long métrage au début des années 80.

Son deuxième court métrage, *Le Livre de Marie*, sera distribué en salles en même temps que *Je vous salue Marie* de Godard en 1984 : découverte d'une singularité de ton et de thèmes, d'une manière de prendre du temps, de capter la lumière, de caresser les visages, d'écouter les livres, de regarder les enfants, la matière des objets, qui n'appartient qu'à elle. Anne-Marie Miéville continuera à travailler avec Jean-Luc Godard - leur plus récent opus commun, *The Old Place* (1998), réalisé pour le Museum of Modern Art de New York, est une pure merveille. « En général, j'aime ce qu'il fait. Je crois que l'inverse est vrai aussi. »

L'inverse, ce sont donc ces quatre longs métrages, dont elle convient, sans s'en plaindre ni s'en réjouir, qu'ils ont eu une audience confidentielle : « Je peux faire ces films, et pas d'autres. » Elle dit songer à un projet sur un thème « dont personne ne veut parler : la vieillesse, qui fait tellement plus peur et qu'on passe tellement plus sous silence que la mort ».

J. -M. F.



Anne-Marie Miéville : « Je peux faire ces films, et pas d'autres. »

## Quatuor pour un sourire du lendemain

Après la réconciliation. Anne-Marie Miéville interroge le poids des mots et le mouvement des corps

Film français d'Anne-Marie Miéville. Avec Anne-Marie Miéville, Claude Perron, Jean-Luc Godard, Jacques Spiesser. (1 h 14)

Des images vidéo, très belles, pas très nettes, un enfant, une voix off féminine qui parle d'une porte à franchir et qui n'existe pas, la rue, Jean-Luc Godard ronchonne dans la voiture, c'est commencé, on ne comprend pas, on voit et on entend. On entend le déballage, un peu comme on renverse tous les couverts sur la table avant de le dresser, d'un ensemble considérable et hétéroclite. On voit : la liberté.

Après ce déballage tintinnabulant, Anne-Marie Miéville dresse la table, au fouet. Celui des dresseurs de cirque, c'est logique et ironique, c'est surtout d'une étrange beauté quand elle et sa partenaire Claude Perron, en habits du lumière sur la piste ronde, font claquer leurs

mèches. Le film n'est toujours pas commencé. Il ne commencera pas : nous sommes après, comme dit le titre. Après le cinéma, d'une certaine manière, si le cinéma est par excellence ce qui aura eu affaire aux « non réconciliés », comme un autre couple (Jean-Marie Straub et Danièle Huillet : *Nicht Versöhnt*, 1965), allié de celui qui hante cet écran aujourd'hui, l'a fort bien dit.

Nous sommes donc non dans l'action, mais dans la glose, glose joyeuse et tragique. La précédente réalisation d'Anne-Marie Miéville s'intitulait *Nous sommes tous encore ici*. Ce pourrait être aussi le titre de celle-ci : ici, dans un monde d'après la jeunesse, d'après les illusions, d'après la croyance. Ici sont la femme, que joue Miéville, et Cathos, que joue Claude Perron, Robert, que joue Jean-Luc Godard, et Arthur, que joue Jacques Spiesser. Ils se rencontrent, ils parlent, discutent, disputent, s'insultent. Ils rient, bien. La composition de l'en-

semble travaille les ruptures de ton, la tonalité dominante est pourtant celle de la comédie, entre le dit et le montré, le caché et le tu. Les femmes sont sages, bavardes, actives, impatientes, les hommes plus lents, l'un - l'intellectuel Robert Godard - d'une fatigue qui l'attire vers l'immatériel, l'autre - l'aventurier Arthur Spiesser - d'une lourdeur de bête, de cachalot.

### LE ROLLER ROUGE

Des flux circulent entre ces différences de présence et d'intensité, qui sont affectées de signes qui ne se limitent pas au binaire + ou -, et peuvent changer : un peu de musique, donc. Ce serait faire inutile injure de vouloir énoncer ici, aplati sur la page, ce que « disent » ces flux, quand leur relief et leur éclat tiennent tant à la manière dont ils adviennent. Miéville tente des coups, en rate, en réussit magnifiquement, se complique la vie, cherche quelque chose et trouve (le roller rouge accroché à la voiture, l'usage du ralenti) et ne trouve pas (la lumière sous le pont des amants) pour se faire comprendre.

A sa propre table elle est la moins bien servie, son rôle - celui de la

femme qui en savait trop, le seul qui n'ait pas de nom - est le plus fonctionnel, quand Claude Perron, dansante, séductrice, mutine, rayonne et se transforme à vue. Les hommes, le corps des hommes bénéficie plus encore de sa mise en scène. Immobile et assoiffé, Jacques Spiesser, le voyageur naufragé dans un salon parisien, est adorable de silence et d'existence. Jean-Luc Godard, qui nous a appris il y a bien longtemps que tout film de fiction est un documentaire sur ses interprètes, est bouleversant d'enfance et d'épuisement, de mauvaise foi et de lucidité, sur lui (« j'ai trop parlé... ») comme sur les hommes de son âge et de sa condition. Celles qui parlent et bougent, ceux qui restent et insistent invoquent les fantômes de tant d'espoirs abolis depuis les temps chimériques. Le désespoir passe, mais point d'amertume. L'herbe pousse dans les villes.

Jean-Michel Frodon

★ Les éditions des Cahiers du cinéma publient le scénario d'*Après la réconciliation*. 94 pages (39 F., 5,95 €). La Cinémathèque de Toulouse organise un hommage à la cinéaste à partir du 15 janvier.

## Un cyber-« Hamlet » à New York

Hamlet. Cette version de la pièce de Shakespeare est saturée d'écrans et de comique involontaire

Film américain de Michael Almereyda. Avec Ethan Hawke, Kyle MacLachlan, Diane Venora, Bill Murray, Liev Schreiber. (1 h 55.)

Hamlet semble être le héros existentiel parfait pour une star comme Ethan Hawke, désireuse de quitter son emploi habituel pour trouver un rôle à sa mesure. La pièce de Shakespeare réactualisée par Michael Almereyda décrit une lutte de pouvoir dans une multinationale baptisée « Danemark » et dont les quartiers généraux se situent dans l'hôtel Elsinore à Times Square, New York. Claudius (Kyle MacLachlan) a pris les rênes de la compagnie après s'être marié avec la femme (Diane Venora) de son prédécesseur assassiné. Pour affronter cette mère et ce beau-père malfaisants, Hamlet a revêtu un bonnet de laine péruvien et s'est équipé d'une caméra numérique. On peut croire un bref instant qu'Ethan Hawke a confondu le plateau d'*Hamlet* avec celui de *Tintin et le temple du Soleil*.

Les efforts déployés par Ethan Hawke pour dramatiser un personnage qui n'est pas le plus drôle du théâtre de Shakespeare atteignent des sommets de comique involon-

taire. Kyle MacLachlan, Diane Venora et Bill Murray dans le rôle de Polonius apparaissent en revanche plus imposants. Liev Schreiber dans le rôle de Laertes constitue un autre handicap. Son jeu grandiloquent fait sourire.

Modernité oblige, cette version d'*Hamlet* est saturée d'écrans. Le jeune prince délivre l'un de ses monologues sur celui d'un ordinateur. Le spectre apparaît pour la première fois sur l'écran de contrôle d'un ascenseur. Un autre fantôme apparaît plus tard sous la forme de James Dean, sans doute l'*Hamlet* version Actors Studio auquel aspire Ethan Hawke. Le fameux monologue : « Etre ou ne pas être » est asséné dans les allées d'un vidéoclub, tandis que le piège dans lequel Hamlet pense attraper la conscience du roi n'est plus une pièce de théâtre, mais un film-collage. Même si elle dure un peu moins de deux heures, cette version raccourcie d'*Hamlet* s'étire dangereusement. Ethan Hawke est victime du rythme imposé par la pièce de Shakespeare, la disparition progressive des rôles secondaires lui laisse une place de plus en plus importante, qu'il ne parvient jamais à remplir.

S. Bd

Après "SAITO"

CIRQUE D'HIVER BOUGLIONE

du 28 OCTOBRE 2000 au 28 JANVIER 2001

Présente

ROIS ET REINES

Le Nouveau Spectacle du Cirque BOUGLIONE

110 Rue Amelot, PARIS 11<sup>e</sup>

Réservations : 0 892 680 892\*

Billets en vente : FNAC - CIRQUE D'HIVER  
CARREFOUR - RÉSEAU FRANCE BILLET

Métro : Filles du Calvaire / République / Oberkampf - Bus 20-65-96

SCOPÉ NOSTALGIE GIRAUDY

DÉCEMBRE 2000 N° 552

CAHIERS DU CINÉMA

VIVENDI UNIVERSAL La clé d'une fusion

MOSCOU Désert des cinémas russes

OTTO PREMINGER Violence et passion

L'ECOLE s'ouvre au cinéma

NOUVELLE FORMULE

★ Les éditions des Cahiers du cinéma publient le scénario d'*Après la réconciliation*. 94 pages (39 F., 5,95 €). La Cinémathèque de Toulouse organise un hommage à la cinéaste à partir du 15 janvier.

ENTRETIEN Liv Ullmann, naissance d'une cinéaste

ABONNEMENT DÉCOUVERTE

5 numéros - 99 F\*

au lieu de 175 F (prix de vente au numéro) soit une économie de plus de 40 %

Offre réservée aux lecteurs du Monde non abonnés aux Cahiers du cinéma.

Nom ..... Prénom ..... Adresse ..... Code postal ..... Ville ..... Bureau distributeur .....

Je JOINS MON RÈGLEMENT PAR :

Chèque bancaire ou postal à l'ordre des CAHIERS DU CINÉMA.

Carte bancaire n° ..... Expirant le ..... Signature obligatoire

Bulletin à retourner aux : CAHIERS DU CINÉMA - Service Abonnement 24, avenue du Général Leclerc - 60446 Chantilly cedex

\*Offre strictement réservée aux nouveaux abonnés et limitée à la France métropolitaine. Étranger : 14 €. Website : www.cahiersducinema.com

LE MONDE TELEVISION

avec Le Monde DATÉ DIM./LUNDI





